

Lettre à un.e chilien.ne à propos de la situation actuelle - Première partie

Gustavo Rodriguez

publié sur Anarquia.info / dimanche 10 novembre 2019

À Joaquín García Chanks et Marcelo Villarroel Sepúlveda, compagnons et complices.

« ...toute opinion révolutionnaire tire sa force de la conviction secrète que rien ne peut être changé »
Georges Orwell, *Le Quai de Wigan*

« Alice : Combien de temps dure « pour toujours » ?
Le Lapin blanc : Parfois juste un instant. »
Lewis Carroll, *Alice au pays des merveilles*

Le mal-être est le nouveau point de départ de protestations populaires impétueuses qui traversent la géographie mondiale. Hong Kong, la France, l'Algérie, l'Irak, Haïti, le Liban, la Catalogne, l'Équateur, la Bolivie et le Chili sont les splendides protagonistes de la vague de révoltes urbaines de masse qui secoue le monde.

S'il est vrai que ces larges protestations ont des déclencheurs très spécifiques (notamment Hong Kong et la Catalogne, avec leurs flirts indépendantistes), il serait naïf de penser que cette rage accumulée n'entre pas en jeu. L'augmentation du coût de biens et services, ajoutée à l'austérité - avec les pertes d'emplois qui en résultent et la survie économique inégale due au ralentissement de la croissance mondiale - sont le dénominateur commun de la plupart de ces mobilisations.

Cependant, il est indéniable que ces protestations partagent aussi une autre grande toile de fond qui va bien au-delà de l'analyse économique et qui, de façon très intéressée, n'est pas abordée dans les médias de *domestication de masse* et échappe intentionnellement à l'analyse de politologues et apologistes de la domination : *l'effervescence anti-gouvernementale, le raz-le-bol vis-à-vis de ceux qui gouvernent et contre tous les partis politiques, quelle qu'elle soit leur couleur idéologique*. Une caractéristique qui porte l'absence de leadership et/ou de dirigeants et qui facilite la concrétisation éphémère de l'Anarchie.

Il n'y a aucun doute que les particularités de ce dernier mélange subversif titillent a priori de nombreux compagnons et compagnonnes anarchistes, qui continuent à analyser les événements à travers le prisme de l'idéologie et restent bloqués dans des paradigmes stagnants du XIXe siècle. Rien n'est plus mortel pour les idéologies que la réalité elle-même.

Évidemment, ce vieux modèle de société anarchiste, qui était imaginé à partir d'un cadre de valeurs, d'un prototype de société, d'un projet de changement et d'une pratique correspondante, ne peut plus être reproduit de nos jours.

Comme l'a bien souligné le compagnon Alfredo Bonanno dans l'une de ses conférences tenues à Athènes, intitulée *La destruction du travail* : « La première chose que nous devons éliminer de nos esprits est le fait de penser qu'à l'avenir, même au cas où la révolution aurait lieu, il y aurait quelque chose à hériter de l'État et du Capital. Vous souvenez-vous des vieilles analyses des compagnons d'il y a vingt ou trente ans, quand on pensait qu'à travers l'expropriation révolutionnaire des moyens de production des mains des capitalistes et leur remise aux prolétaires - dûment éduqués à l'autogestion – on allait créer la nouvelle société ? Cela n'est plus possible. » [1]

Aujourd'hui, il ne suffit pas la multiplication des révoltes spontanées, ni la généralisation de la grève, ni le triomphe d'une Révolution Sociale, ni l'expropriation des moyens de production et l'inversion des structures pyramidales de domination, pour que les conditions d'une coexistence autogérées et libertaires se matérialisent comme une possibilité immédiate.

Cependant, nous ne pouvons pas nous contenter de souligner que les vieilles luttes ne sont plus valables de nos jours.

Encore une fois, nous nous retrouvons avec la même incapacité de toujours à franchir la ligne et à passer de l'autre côté une fois pour toutes. Avec l'incapacité d'abandonner l'impasse où nous conduit le Pouvoir, de nous libérer par nous-mêmes, de démêler le chemin et de renoncer définitivement à un parcours circulaire. C'est à nous alors de revoir en profondeur notre échafaudage historique, en enlever les planches pourries et/ou érodées par le temps passé et de les remplacer par du bois massif et frais.

Nous devrons repenser l'Anarchie, ou bien penser contre la pensée. Inversez les schémas. Penser, nous rappelle Deleuze depuis l'Enfer, consiste à « perdre chaque fois une flèche de soi dans la cible qui est l'autre, faire briller un rayon de lumière en mots, faire entendre un cri dans les choses visibles. Penser, c'est arriver à ce que le voir atteigne ses limites, et parler le vôtre (...), c'est émettre des singularités, lancer les dés. Le jeu de dés exprime que la pensée vient toujours de l'extérieur (que l'extérieur a déjà coulé dans l'interstice ou a constitué la limite commune). La pensée n'est ni innée ni acquise. Ce n'est pas l'exercice inné d'une faculté, mais ce n'est pas non plus un apprentissage qui se constitue dans le monde extérieur. » [2]

Déjà vécu

Pour ceux d'entre nous qui étaient adolescents en cette année emblématique, 1968, - et pour ceux qui m'ont dépassé dans les années et l'ont vécu en lançant des pavés ou dans des cadres beaucoup plus compromettants - les révoltes exubérantes qui nous occupent aujourd'hui provoquent une sorte de *déjà vécu*, c'est-à-dire ce sentiment de répétition de l'histoire, d'avoir déjà vécu cette même expérience par le passé.

En effet, les mobilisations de masse ne sont pas quelque chose de nouveau. Les manifestations soixante-huitardes aussi on été de masse et elles ont donné lieu à un mouvement dévastateur, au contenu anti-autoritaire - non prévu et encore moins promu par les chapelles de l'anarchisme officiel de l'époque - qui a débordé les situations politiques et économiques qui l'exprimaient, en donnant vie à une crise de civilisation qui a mis en échec la société disciplinaire et a anticipé la crise du monde capitaliste des années 1970 et la chute de l'État-providence.

Arrivent ensuite les protestations - tout aussi massives - contre la guerre en Indochine (Vietnam, Laos et Cambodge). Puis est venu le mois de mai 1977 en Italie, suivi des manifestations antinucléaires et, pour clore le siècle, en 1999 se déclenche au niveau international une série de mobilisations contre la « mondialisation » (Seattle, Washington, Prague, Québec, Gênes, Barcelone, Thessalonique, Varsovie, Guadalajara) qui s'étende jusqu'en 2004.

Beaucoup plus proche dans le temps, nous avons vu les mobilisations massives et le occupations incarnées par le mouvement du 15-M, appelé également « mouvement des Indigné.e.s » (2011-2015) dans l'État espagnol, ainsi que sa réplique, le mouvement Occupy Wall Street (2011-2012) ; tout comme les manifestations sur la place Syntagma à Athènes et celles menées par le mouvement « Nuit debout » à Paris et, plus récemment encore, celles des « Gilets Jaunes ».

Malgré l'esprit rebelle qui les animait et leur spontanéité manifeste, toutes ces mobilisations (sans exception) ont épuisé leur fort élan d'insoumission, en recréant la dialectique marxiste du pouvoir constituant et se sont retrouvées prisonnières des dispositifs de capture du système de domination. Comme nous le rappelle le compagnon Bonanno, « La machine de 1968 a produit les meilleurs fonctionnaires du nouvel état techno-bureaucratique ». [3]

Voilà la prodigieuse capacité de cooptation des mouvements sociaux de la part des structures de domination, une source inépuisable de restauration.

Ainsi, nous avons vu la transformation du « mouvement des Indigné.e.s », des places de l'État espagnol au parti Podemos, en devenant les défenseurs de la loi et de l'ordre, au nom des humbles ; comme Syriza qui a abandonné les places d'Athènes et a appliqué les politiques d'austérité de l'Union européenne, en devenant, une fois au pouvoir, son fidèle exécuteur. Ou encore, « Nuit debout » appelant à promulguer une nouvelle Constitution et le mouvement Occupy Wall Street rejoignant les rangs de Bernie Sanders dans sa lutte pour la Maison Blanche.

En réalité, une fois fait ce récit des protestations et mobilisations passées, surgit une certaine incertitude, qui nous porte à nous demander si nous vivons vraiment un déjà vu, c'est-à-dire si l'histoire se répète vraiment et si nous sommes absolument certains que ces expériences se sont déjà produites ou si nous vivons une altération de la mémoire, qui nous fait croire que nous nous rappelons des situations qui ne se sont jamais produites ou, vraiment, nous sommes confrontés à un phénomène jamais vu, jamais entendu, ni même rêvé.

Si, en mai 1968 - comme lors de l'ensemble des mobilisations évoquées plus haut - les protestations ont été inspirées par une utopie constituante, il est évident qu'il n'y a pas de perspective utopique dans les mobilisations qui secouent le monde à l'heure actuelle. La rage et le désespoir n'ont pas de motivations utilitaires, ils ne sont ni politiques ni idéologiques [4], ils sont « irrationnels », ils vont au-delà de la négation politique et sont mus par une tension dystopique.

Même si parfois la protestation se mêle et se confond avec les revendications citoyennes promues par les partis et les syndicats - toujours prêts à se joindre à la réaction populiste prédominante -, l'excès de négatif qui découle d'elle exprime les passions refoulées et la force érotique de la sédition, en créant des subjectivités insurrectionnelles fugaces, qui donnent une vie éphémère à l'anarchie, renversent l'ordre et provoquent des crises dans les dispositifs de contrôle.

Instantanés de la révolte chilienne (première approche) [5]

Depuis le 18 octobre dernier, le Chili est devenu l'épicentre de l'insurrection latino-américaine, en nous donnant à voir des véritables batailles de rue contre les militaires et les flics. Après quinze

jours de révolte ininterrompue, le feu insurrectionnel généralisé a réussi à briser la sale normalité qui prévalait après la fausse « transition vers la démocratie », qui a suivi les longues années de fascisme imposé par la dictature militaire - des affaires du général Augusto Pinochet.

Sans aucun doute, l'insurrection généralisée qu'on vit aujourd'hui au Chili est la manifestation du désespoir, le geste nihiliste de ceux/celles qui ont abandonné l'attente, *l'explosion de la rage* anarchique que l'on pressent depuis le début du siècle, une trajectoire riche d'affinités subversives, un ensemble de complices et de compagnons dans la conspiration, avec une présence vive et une expérience pratique du monde.

Au-delà des milliers de tags de main acrata, dans les villes de Santiago, Valparaíso et Concepción, qui aujourd'hui encouragent la continuation de la révolte, le conflit se manifeste de multiples façons à travers la région chilienne.

A Santiago, outre la mobilisation de 1,2 million de manifestants, qui - avec ses effets performatifs et son ampleur symbolique – a fait la une des journaux télé, se concrétise l'attaque habituelle contre les icônes de la domination, avec la décharge de toute la colère, déjà contenue, contre les multinationales capitalistes, par la destruction des marchandises, l'incendie des dizaines de bus des transports en commun, des véhicules et des bâtiments, par le sabotage et l'incendie des stations de métro, par les nombreuses expropriations en masse dans des magasins et des supermarchés.

En poursuivant avec l'attaque contre les symboles, la chaîne de télévision « Mega » a été prise par cible à trois reprises, avec des engins incendiaires, par des jeunes masqués. Une statue en l'honneur de la police a été mise en pièces, dans la commune de Barnechea, ainsi que tant d'autres monuments - symboles emblématiques de la domination - qui ont été détruits sur de nombreuses places du pays.

De même, des fleuves de manifestants ont tenté à plusieurs reprises de s'emparer de La Moneda [*le Palais présidentiel* ; NdAtt.], s'affrontant à la féroce réaction des militaires et des *Carabineros*. L'assaut au palais du gouvernement est devenu l'objectif principal de l'insurrection sociale, faisant ressurgir une certaine réminiscence de la prise du Palais d'hiver, qui devrait nous faire réfléchir.

Notes pour une réflexion collective

Pourquoi devrions-nous prendre d'assaut La Moneda ? Notre but n'est pas de prendre des palais, mais de les démolir. Ou, ça revient au même, de nous soustraire au Pouvoir. C'est-à-dire écraser tout vestige du pouvoir constitué et faire avorter toute tentative de pouvoir constituant.

Dans ce sens, il doit être très clair pour nous que les efforts convergents des flics rouges et des autres agents de la gauche du Capital, avec leur *Mesa de Unidad Social* [*Table d'Unité Sociale, coordination de syndicats et d'associations de gauche* ; NdAtt.] et leurs appels insistants au référendum, à « une nouvelle Constitution avec une participation citoyenne obligatoire » et à la formation d'une Assemblée constituante ; pareil que la tentative de contrôle du *Movimiento Allendista por una Nueva Constitución* [6] ; ou l'appel répugnant que le *Frente Patriótico Manuel Rodríguez* adresse « aux militaires patriotes, aux *Carabineros* conscients » afin qu'ils « se soumettent au peuple et contribuent à la lutte et à la fin des mauvais gouvernements » [7], ainsi que les hurleurs schizoïdes d'*Izquierda Libertaria* et de *Socialismo y Libertad* réclament « l'unité populaire » ; tout ça est non seulement opposé à nos objectifs de lutte, mais il représente une nouvelle tentative pour pérenniser la domination et consolider un Capital « à visage humain ». Une tentative que nous devons combattre avec le même élan avec lequel nous faisons face au pouvoir constitué.

Aussi, face à l'appel de l'aile la plus radicale de la social-démocratie armée, le dénommé *Frente Patriótico Manuel Rodríguez-Autónomo* (FPMR-A) et le *Movimiento de Izquierda Revolucionario-Ejército Guerrillero de los Pobres* (MIR-EGP), il nous appartient non seulement de maintenir une salutaire distance, extrêmement sceptique, mais de faire face par tous les moyens possibles à leur proposition de Pouvoir populaire.

Malheureusement, il y a encore des compagnonnes et des compagnons qui insistent sur le caractère « social » de la révolte en cours et gardent des attentes dans une prétendue - et irréalisable de nos jours - société libertaire, mais comme Alfredo l'a bien souligné dans la conférence précitée « je suis convaincu que même si « l'anarchie devait être réalisée », les anarchistes seraient critiques de cette anarchie constituée. Parce que cet anarchisme serait une institution anarchiste, et je suis sûr que la grande majorité des compagnons seraient contre ce genre d'anarchisme » [8].

Pour beaucoup d'amoureux de la *lutte sociale*, à partir des interprétations multiples et différentes de l'anarchisme, il faut « comprendre que la lutte contre le capital a plusieurs fronts et plusieurs formes d'action », afin de pouvoir avancer « vers le futur, notre futur » [9].

Une affirmation, celle-ci, qui est non seulement difficile à « comprendre », mais aussi à digérer, du point de vue anarchiste contemporain, sans succomber à des positions réformistes au clair signe social-démocrate. Sans aucun doute, les membres du collectif éditorial de cette revue - et ceux qui le reproduisent près six ans plus tard - ont encore de la foi en « notre avenir » et pour cela, ils ne lésinent pas sur les alliances avec « d'autres révolutionnaires » et la nécessité de participer sur « divers fronts » et dans différentes « formes d'action ».

Indiscutablement, lorsque l'on cherche des alliances, on finit par modifier ses objectifs, au nom de la justification politique de la lutte : un « avenir meilleur ». Sans se rendre compte que *la foi en l'avenir est essentielle pour la perpétuation de la domination. Vivre toujours dans le futur est précisément la méthode traditionnelle pour ne pas vivre ici et maintenant, en s'éloignant à jamais du conflit permanent implicite dans la guerre anarchiste*. Notre Novatore nous avait prévenu de cela il y a un siècle !

Au fond, derrière ce positionnement, se cachent des aspirations instituantes dépassées. Fidèles à l'écho du chant des sirènes, certains ont entendu des couplets de louange à la liberté - qui résonnent toujours à l'aube de chaque révolution – sans savoir qu'en réalité ce ne sont que des hymnes au nouveau Pouvoir constituant.

Ensuite, viendront les explications naïves, à la recherche des motivations et des causes des « déviations », des « trahisons », la vieille histoire de la « révolution trahie » sera répétée jusqu'à la nausée, au lieu de voir que jamais une Révolution n'a été (ni jamais sera) du côté de la liberté, mais toujours au service du pouvoir, car toute révolution est intrinsèquement instituante.

Les Robespierre, les Comité du salut public, les Lénine, les Staline, les Castro, les KGB, ne sont pas des altérations et des déformations des soi-disant « processus révolutionnaires », mais leur conséquence naturelle.

D'où notre obsession compulsive pour « réinventer » l'anarchie, pour restituer à la théorie - mais surtout à la pratique – sa force émancipatrice. Il n'y a rien de plus obscène de nos jours que d'abandonner l'Anarchie pour une quelconque vulgaire version de « communisme libertaire » postmoderne, à laquelle on nous convie comme alternative. Nous devons démanteler les fétiches qui nous tiennent bloqués et renoncer aux alternatives (toutes les alternatives sur le marché). Toute

alternative à l'Anarchie est un signe de capitulation et une issue lâche qui cherche à perpétuer la domination sous le masque insidieux des changements.

Malheureusement, la vision déformée de l'idéologie - fortement ancrée dans nos cercles - invite encore beaucoup de personnes à concevoir l'anarchisme comme un accomplissement (qui « dure pour toujours »), plutôt qu'à admettre qu'il s'agit d'une tension dystopique qui nous donne des instants d'Anarchie, à prolonger par l'attaque, certes, mais, pour que l'attaque se cristallise, pour que la volonté destructive se concrétise, il faut organiser préalablement l'insurrection anarchiste ; c'est-à-dire, il faut une articulation informelle de petits groupes d'affinité, capables de se coordonner et d'intervenir de manière anarchiste au cours d'un mouvement insurrectionnel spontané.

Ainsi et seulement ainsi, nous donnons vie à l'Anarchie, dans ces interruptions éphémères de toute « normalité », en prolongeant l'esprit illégaliste, en répandant le chaos jusqu'aux dernières conséquences, en détruisant le travail et tous les piliers de la domination.

Comme nous le rappelle le Lapin banc (Alice au pays des merveilles) : pour toujours, cela ne dure parfois qu'un instant et c'est dans ce laps de temps que nous devons faire sauter tous les ponts, brûler tous les navires qui permettraient un retour en arrière, ainsi que brûler les marchandises, démolir la machine de la récupération. Pour ce faire, nous devons être préparés, même s'il ne s'agit que d'un moment éphémère d'Anarchie, sachant que son existence n'est qu'une occasion.

L'objectif n'est pas de lutter pour établir l'anarchisme. L'essentiel est de vivre l'Anarchie dans la lutte quotidienne, avec cette passion vitale qui nous envahit et renforce notre action intransigeante, rappelant aux vainqueurs du présent qu'ils ne dormiront PLUS JAMAIS en paix.

Gustavo Rodriguez
Planète Terre, 2 novembre 2019

Notes :

1. Conférence à l'université Panteion, Athènes. En Alfredo M. Bonanno, *Dominio e rivolta, seconda edizione, riveduta e corretta*, Edizioni Anarchismo, Trieste, Italie, 2015. pp. 139 – 176.
2. Gilles Deleuze, *Foucault*, Ediciones Culturales Paidós, México, 2016, pp. 151-152. [NdAtt. : on a pas trouvé le texte original de Deleuze, on traduit donc ici la citation de Rodriguez]
3. Alfredo M. Bonanno, *La joie armée*. [NdAtt. : disponible en français par exemple ici : <https://entremonde.net/IMG/pdf/NEGATIF01-Livre.pdf>]
4. Ici encore il vaut mieux distinguer les cas de Hong Kong et de la Catalogne, où les motivations sont bien politiques et idéologiques.
5. Avec des information tirées de sites affins Anarquía.info (<https://anarquia.info>), ContraInfo (<https://es-contrainfo.espiv.net>) et ANA (<https://noticiasanarquistas.noblogs.org/>)
6. « Mouvement Allendiste pour une Nouvelle Constitution », alliance proto-staliniste formée par le *Partido Comunista-Acción Proletaria* (PC-AP), *Izquierda Cristiana* (IC) et le *Movimiento de Izquierda Revolucionario* (MIR).
7. FPMR, « *Un gobierno provisional, una Asamblea constituyente, nueva constitución* ». Disponible sur leur site: <https://www.fpmr.cl/web/> (Consulté le 1^{er} novembre 2019).
8. Alfredo M. Bonanno, *Dominio e rivolta*, cit., pp. 139 – 176.
9. V.P. Colectivo La Peste, « *La organización en la lucha social: una crítica libertaria* », publié à l'origine dans Pestezine, n°11, mai 2013, republié par des personnes qui insistent avec la même rengaine, le 22 janvier 2019 sur le site Portal Oaca. <https://www.portaloaca.com/opinion/14123-la-organizacion-en-la-lucha-social-una-critica-libertaria.html> (Consulté le 1er novembre 2019).

<https://attaque.noblogs.org/post/2020/03/24/lettre-a-un-e-chilien-ne-a-propos-de-la-situation-actuelle/>